

Feed-Back de la rencontre autour du *Sujet dans la Cité, Soins d'Amour*  
Samedi 10 janvier 2015

## Corps animés *Impressions et questionnements*

Les lumières se sont tues pour laisser place aux photographies noires et blanches de Frédérique Jouval. Sur la voix de Nina Simone, des instantanés de tendresse, les captures d'une intimité troublante, de ce qui a un jour vécu en lieu clos, à l'abri des regards, et qui maintenant s'expose au grand jour, confié à la discrète pudeur des spectateurs. Ainsi se sont rencontrés, ce matin-là, hommes et femmes d'origines et de parcours variés, pour s'éveiller à un monde à-part, se sensibiliser à une réalité encore fort méconnue du public.

Aimablement sollicitée par Mmes Catherine Agthe et Christine Delory, organisatrices et intervenantes de cette rencontre particulière, me voilà maniant des lignes, dans les souvenirs encore tièdes de cette matinée, à réfléchir comment vous faire part de nos discussions, et à rendre visible (en écriture) l'oeil que j'avais depuis la scène, face aux spectateurs, mes ressentis dans le recul de leurs questions, leurs interrogations et confidences en fin d'intervention. Il me faut donc vous emmener, pour ceux qui n'étaient pas là, et - pas trop maladroitement, je l'espère - dans les diverses dimensions perceptibles que revêt le métier d'assistante sexuelle, non pas depuis le banc des théoriciens, des médecins, des thérapeutes avertis, mais depuis la chaise de la femme praticienne, tâtonnante encore aux premières lignes de l'expérience, avec le peu qu'elle saura, mais tout l'amour qu'elle voudra bien y mettre.

*Hush now, don't explain...* Les premiers instants de cette rencontre se font sous un auspice plus artistique que scientifique, détail qui m'émeut, et cette mise en bouche est, à mes yeux, la plus juste manière d'entrer en matière autour de l'assistance sexuelle: un élan qui parle d'humanité, d'empathie, de tendresse, d'un art de vivre, d'un toucher qui dépasse l'enveloppe charnelle, les peurs, les doutes et les manques... Enfin, c'est donc une histoire que je pourrais commencer comme un conte me direz-vous, un *il était une fois* original qui nous racontera des histoires de princes et de princesses, coincés dans des corps recroquevillés, des enveloppes distordues, des cerveaux particuliers, et cet appel de la chair que Dame Nature a hasardeusement tordu, ces envies de chaleur éconduites, de tendresse, de plaisir, de proximité, propres à chacun, mais dont l'absence amoureuse prive, ou encore, la complexité du handicap qui requiert des aptitudes plus spécialisées.

Alors, bien sûr, le sujet se fait sensible, et l'on se fait volontiers des premiers scénarios incomplets, voire ridicules ou sordides, sans réaliser que, plus loin de l'opinion à vif, il s'agit là d'une réalité qui expose à la lumière les pensées souvent biaisées que l'on porte sur nos propres corps. L'on songera, par exemple, à l'infirme de naissance, sans envisager les accidents qui pourraient bouleverser nos propres parcours, l'on se questionnera sur la légitimité de l'appel du sexe (« mais enfin, s'ils

sont handicapés, c'est qu'ils ne sont pas faits pour se reproduire, donc, ils n'ont pas besoin de sexe! » *verax* ), l'on minimisera l'apport, non pas du plaisir en général, mais de celui-là en particulier, en ignorant galamment les vertus de la nudité, de la caresse, de la présence, de l'épanchement, réduisant sauvagement l'acte à sa courte fin, le statuant finalité stérile pour autrui autant que pour soi, révélant, en fin de compte, un sexe soumis aux impératifs de la reproduction, un plaisir limitrophe, accessoirel, une sensualité atrophiée. « Oh non, bien sûr, le sexe, ce n'est pas que ça, mais enfin... » et la voix de s'embrouiller pour se taire, gênée... Ainsi, l'assistance sexuelle fait sans doute partie de ces zones d'ombre, taboues, qui viennent avant tout gratter où cela gêne, à la manière dont certains conçoivent le sexe, le plaisir, le rapport au corps, la rencontre intime, dévoilant en même temps ces petites aspérités que l'on veut cacher, la solitude, le dégoût, la carence, le manque d'écoute du corps, le manque de créativité, le temps du plaisir que l'on ne s'accorde pas ou trop peu, celui que l'on refuserait aux autres sous prétexte que l'on en est détaché... « Et puis, ce désir, enfin, est-ce qu'il leur appartient vraiment ou est-ce parce qu'ils regardent du porno? Est-ce qu'ils sont instrumentalisés ? Ne risquent-ils pas de s'attacher? Et ton désir ? » Les questions se sont fait pléthore, et je ne saurais répondre à toutes celles que l'on m'a posée à ce propos. Il faudrait sans doute parler au cas par cas, discourir d'un tas de choses qui vont bien plus loin, de ces interrogations en réseau qui s'assemblent ou s'amalgament comme poupées russes. Une bonne raison pour beaucoup de ne pas trop aborder le sujet, de le laisser de côté, coloré d'autant d'invisibilité qu'en sont revêtus les mondes du handicap ou encore, celui de la prostitution auquel le premier fait appel depuis toujours, demandes qui meurent souvent - encore aujourd'hui - dans l'oreille de tuteurs plus « puritains », ou silencieusement ignorées entre les murs des institutions publiques.

Effectivement, certaines interrogations ne sont pas dépourvues de pertinence et les inquiétudes se font aussi les reflets d'une réelle affection et préoccupation du bien-être d'autrui, premiers pas vers la reconnaissance de ses besoins et la mise en place d'un service approprié. Parce que l'assistance sexuelle, c'est avant tout une formation, un métier, un service qui ne s'offre pas dans le néant mais qui répond à une requête, vient pourvoir à une branche de la société dont on ignore encore souvent (voire délibérément) l'existence, et derrière sa réalité effective actuelle, il faut encore y voir le résultat de l'engagement d'un grand nombre, tant dans sa mise en place, logistique, légale, médicale, psychologique, que de l'enseignement à sa réalisation pratique, et sans omettre l'investissement en temps et énergie largement mécompté des intervenants d'associations (bien souvent bénévoles) qui se sont chargés de donner voix à ceux qui n'en avaient pas, ou qu'elle n'était pas assez forte pour se faire entendre, mais aussi les parents, les familles, les tuteurs, tous ceux qui ont déployé leurs forces pour rendre ce rêve possible.

Pour la suite de mon propos, j'aimerais mettre de côté l'aspect plus scientifique du propos, et vous inviter à vous référer aux ouvrages de Catherine Agthe et ses pairs pour une approche claire et académique, résultat d'années de recherches et de compétences bien assises. Pour ma part, n'en étant encore qu'au B-A-BA de l'aventure (je n'ai pas encore une année close de pratique), mon ressenti passe par un biais plus intuitif, donnée plus obscure sur le plan intellectuel, puisqu'il s'agit de créativité et de rencontre intime quand il ne faut pas oublier de prendre en compte la

teneur du ou des handicaps, que l'intuition, aussi sensible soit-elle, ne saurait prendre en charge sans danger, s'il n'y avait pas de connaissances médicales préalables et la possibilité de pouvoir échanger tout questionnement sur la question, ce qu'une formation reconnue est à même de pouvoir offrir, pour le bon déroulement de cette entreprise. Je doute, en effet, que l'on puisse se lancer seul dans une telle aventure, tant elle soulève d'interrogations, pour lesquelles il faut être préparé, si tant est que l'on prétende à une pratique et reconnaissance professionnelle.

Par conséquent, je ne voudrais pas cacher ma propre place dans ce contexte, puisqu'elle semble autant influencer sur ma perception du métier que mon approche pratique de celui-ci, et quelques uns des retours que j'ai pu obtenir paraissent abonder dans ce sens.

En effet, je ne viens pas du monde des travailleuses du sexe, a contrario des femmes avec lesquelles j'ai eu la chance de suivre la formation en assistance sexuelle. Si, pour elles, le cadre était sans doute un prolongement spécialisé de leur propre métier, largement peu intéressant si l'on parle en terme de rendement d'argent et de responsabilités, mais on ne peut plus instructif et motivant si l'on parle d'empathie, de prise en charge, de solidarité et de créativité, il était pour moi tout nouveau, et ma démarche, de type empathique au départ, modifie quelque peu la rencontre des corps ou même, la manière dont je me définis dans ce domaine précis de l'assistance sexuelle. Une manière peut-être mêlée, entre sexe et poésie, entre objet de désir et thérapeute, sans nier qu'une travailleuse du sexe professionnelle ne puisse être elle-même au croisement de ces deux chemins. Mais peut-être que la sensibilité a de plus grands risques à s'émousser lorsqu'elle est sollicitée chaque jour, alors que mon activité d'assistante sexuelle se résume à l'occasionnel.

C'est une réflexion que m'a récemment tenue l'un de mes « bénéficiaires » (comme il est courant de dire, un terme oscillant entre *patient* et *client*) et une remarque d'un des intervenants de ce samedi 10 janvier qui m'ont mis la puce à l'oreille. « Mon » bénéficiaire me disait : « tu n'es pas une prostituée pour moi, mais tu es une artiste »; l'intervenant de la conférence disait: « pourquoi parle-t-on de *bénéficiaire* et non d'*utilisateur* ? ». Et ce questionnement a retenu mon attention. D'abord, parce que découvrant ce métier, j'en ai tant appris sur moi-même également ; sur la manière dont je me définissais, au quotidien en tant que femme (cf. nota bene 1), dans mon parcours professionnel, dans mon cadre amical et familial, et plus généralement, dans la société dans laquelle j'évolue. Ensuite parce que, si l'on peut revendiquer la pertinence d'un service de prostitution auprès des personnes handicapées pour des questions d'égalité de type « politique » (afin d'éviter des discriminations entre personnes dites normales et personnes dites handicapées) -ce qui aurait plus trait au fantasme de prime abord - , il est tout aussi pertinent de l'envisager sur le plan thérapeutique, en prenant en compte les bienfaits dont le sexe, mais aussi ses périphéries, toucher, caresse, écoute et tendresse, la complicité dans l'élaboration des scénarios des plaisirs, la réalisation des pensées cachées, sont les auteurs, tant sur un plan mental que physique, bienfaits dont il serait aisé de mesurer les conséquences. Intéressant point, donc, que cette remise en question de l'appellation (cf. nota bene 2), puisque l'assistante sexuelle se trouve au carrefour exact du fantasme de la prostituée pour certains (et donc, de l'imaginaire, du service objectivable), du désir de l'acte sexuel avec un partenaire

pour beaucoup (dans le cas où le/la partenaire « publique » ne saurait pourvoir à la situation, si il/elle est handicapé/e, ou dans le cas de manque et de solitude), comme de l'infirmière sans jeu de rôle, de la thérapeute. À quel point n'est-il pas possible d'englober la prostitution en son entier dans ce sens, et pour moi, cela ne serait pas totalement dépourvu de pertinence... Ces deux métiers ont en tout cas le point commun officiel d'être un service tarifé, condition imposant la distance nécessaire pour que le service reste service et non échange de procédés sur un plan plus connoté amoureux (je tiens à souligner ce point puisque je ne saurais nier qu'il y a échange, au sens où, personnellement, j'ai du plaisir à pratiquer ce métier, pour ce qu'il a d'humain, de créatif, de motivant, d'instructif, de plaisir également narcissique à être désirée, comme de faire plaisir, d'apporter à autrui non seulement le plaisir du corps, mais aussi le bien-être qui s'ensuit).

Quant à l'aspect plus prosaïque qui touche à la réception publique de cette profession, je ne voudrais pas m'épancher dessus. Comme tout métier en zone marginale, il est facilement suspect, et si je n'apprécie pas, personnellement, que l'on voie de la perversité dans mes intentions, je n'apprécie pas non plus que l'on y voie une « noblesse » (verax) que l'on ôte facilement à la prostitution dans son entier. Pourtant, ces métiers relégués à l'ombre sont pourtant une réalité publique. Peut-être est-il grand temps de porter un regard plus réaliste et lucide sur la société qui nous entoure, et sortir du jugement qui cloisonne si aisément.

Voilà pour l'aspect pratique, sans compromis, mes sentiments et questionnements, mes découvertes et l'image que j'aimerais partager de ce métier. Je pourrais également vous raconter de menues anecdotes, touchantes, drôles, prenantes... comme il y en a dans tous les métiers que l'on fait avec amour et plaisir. Mais sans doute les garderais-je encore un peu pour moi-même. Peut-être deux détails, plus poétiques : ma première rencontre avec un homme autiste qui n'avait encore jamais fait l'amour à une femme. Sa manière de me regarder... et comme j'eus soudain l'impression d'être toutes les femmes du monde. Une autre assistance auprès d'un homme aveugle... et nos reflets nus en miniature dans un clou sur un linteau de bois, dans un appartement sans miroirs...

Je remercie encore vivement Catherine Agthe pour son soutien, sa perspicacité et sa bienveillance, Judith Aregger pour sa douceur et son art, ainsi que toutes celles et ceux qui m'ont entourée lors de la formation fournie par le SEHP, Christine Delory pour son accueil, sa sympathie et son enthousiasme, et le petit monde qu'elle a réuni à Paris, au milieu duquel je me suis sentie en famille. Toute ma reconnaissance pour leur engagement.

Quant à la plume choisie pour mon discours, j'aurais aimé être peintre pour vous en montrer des couleurs plus jolies et endiablées ; j'espère cependant que ma volonté d'académisme (à l'attention des lecteurs plus universitaires rencontrés à Paris), mêlée au vivant du métier relèvera plus d'un discours que je désire passionné et non pédant! =)

Nota bene 1:

Pour ce qui touche de ma pensée à ce propos, dans la poursuite d'une recherche se situant entre philosophie politique et études-genre, il me semble que les écoles de pensées sont passablement tiraillées entre les définitions d'un soi (l'éternel débat de l'inné/acquis, tant sur un plan sociologique, qu'essentiel (entre philosophie, psychanalyse -éducatif/religieux), et j'aimerais attester de la vacuité de la question, qui m'a cependant beaucoup préoccupée. Il me semble que, dans la volonté d'un meilleur vivre-ensemble, ainsi que pour assainir le regard que nous portons sur nous-mêmes (largement influencé par l'extérieur), un être-femme ou être-homme au monde devrait se limiter à nos corps biologiquement définis, et ne pas se cloisonner dans un rôle, soit maternel, soit amant, soit médecin, soit prostituée, etc... Mais au-delà des fonctions dont nous sommes en charge aux yeux de la société, sérieusement entrepris et menées à bien, le domaine privé devrait rester le lieu des possibles où tous les rôles devraient être envisageables. Malheureusement, j'ai le sentiment que l'hyperspécialisation nous fait perdre le temps, l'énergie, ou encore, la créativité nécessaire pour développer cette joie du jeu de rôles entre sexes.

Nota bene 2:

L'appellation semble être d'une grande importance dans ce type de cas, où il faut prendre en compte tant d'éléments. Ce que ce débat met à jour, et qui me paraît crucial, c'est la notion d'« utile » quand à l'apport de cette activité. Ainsi, si, personnellement, peu m'importe le titre d'assistante sexuelle ou de prostituée, je trouve intéressant qu'un de mes bénéficiaires veuille être considéré comme un patient ou un utilisateur, pour pouvoir circonscrire quelles sont ses demandes dans la proximité du corps, et adapter mon service en fonction de ses besoins. Sont-ils purement sexuels, touchant au fantasme et donc, d'une fibre qui touche à l'imaginaire, ou sont-ils plus de l'ordre de la tendresse, de l'accompagnement plus essentiel, de fibre plus humaine et emphatique. Bien sûr, je n'ometts pas que les demandes puissent varier, ce que j'ai pu constater de manière pratique.